

# Pour la Libération de l'Arménie

---

DISCOURS

DE

MM. A. MEILLET, A. TCHOBANIAN,  
M. VARANDIAN, Mgr. BALAKIAN,  
Th. VELLIANITIS, Dr. C. DLUSKI,  
Herbert Adams GIBBONS, Albert THOMAS,  
prononcés à la grande Réunion

ORGANISÉE PAR

*l'Union Intellectuelle Arménienne de Paris*  
à la Salle des Agriculteurs  
le 28 Février 1919

---

Lettre de M. le Docteur E. DILLON

*En vente au Profit de l'Œuvre de Secours Arménien*

---

PARIS  
LIBRAIRIE ERNEST LEROUX  
28, Rue Bonaparte, 28

—  
1920

Prix : 1 fr. 25



**PUBLICATIONS**  
**DE**  
**L'UNION INTELLECTUELLE ARMÉNIENNE**  
**DE PARIS**

---

**VII**

**Pour la Libération de l'Arménie**



# Pour la Libération de l'Arménie

---

DISCOURS

DE

MM. A. MEILLET, A. TCHOBANIAN,  
M. VARANDIAN, Mgr. BALAKIAN,  
Th. VELLIANITIS, Dr. C. DLUSKI,  
Herbert Adams GIBBONS, Albert THOMAS,

prononcés à la grande Réunion

ORGANISÉE PAR

*l'Union Intellectuelle Arménienne de Paris*

à la Salle des Agriculteurs

le 28 Février 1919

---

Lettre de M. le Docteur E. DILLON

*En vente au Profit de l'Œuvre de Secours Arménien*

---

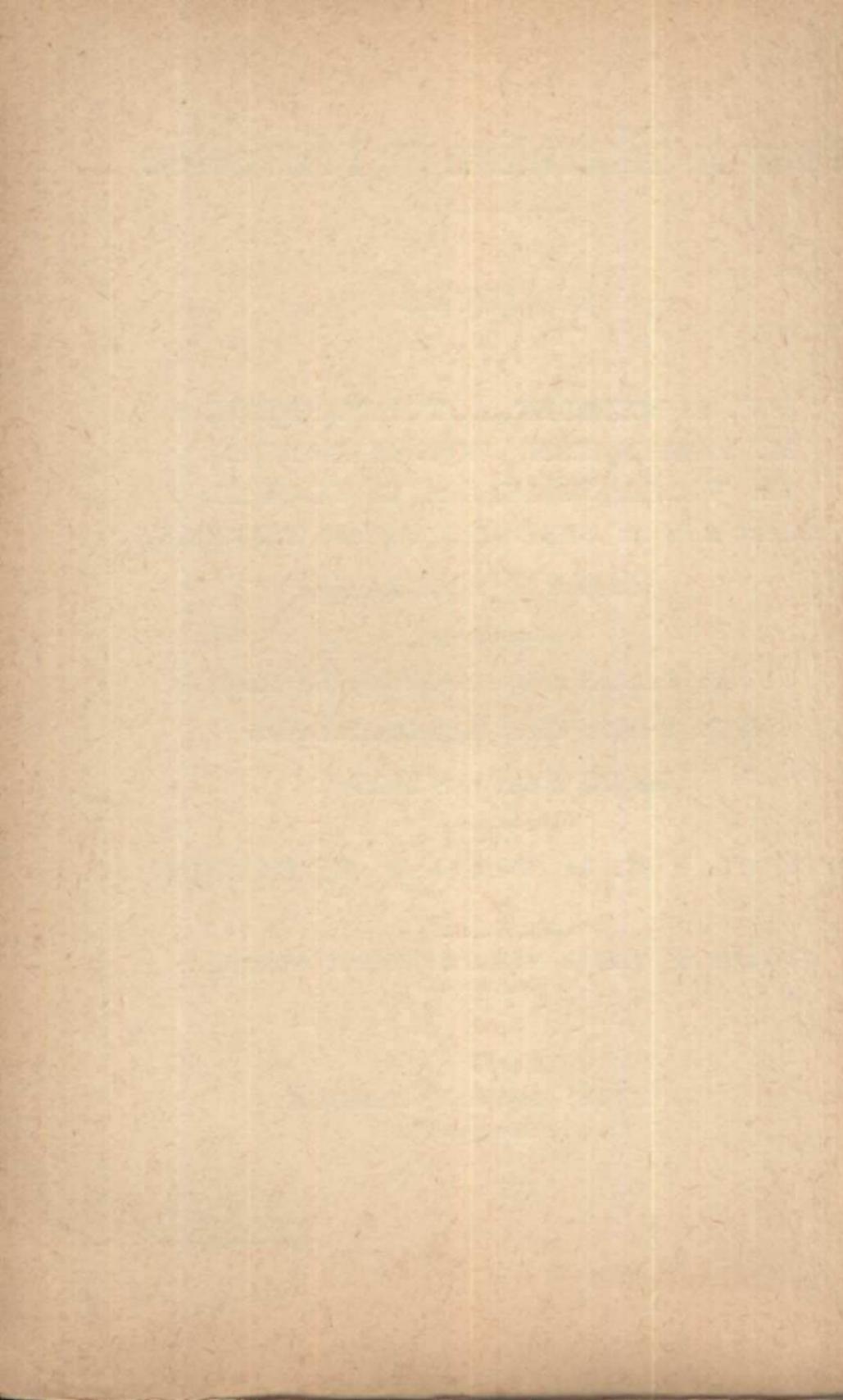
PARIS

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

28, Rue Bonaparte, 28

—  
1920

Prix : 1 fr. 25



## AVANT-PROPOS

---

Les discours recueillis dans la présente brochure ont été prononcés à une réunion qui a eu lieu à Paris, à la Salle des Agriculteurs, sous la présidence du professeur Meillet, le 28 février 1919. La manifestation avait été organisée par l'Union Intellectuelle Arménienne de Paris, pour protester contre l'injustice commise à l'égard de l'Arménie par le fait que ses délégués ne furent pas admis à siéger, comme ceux du Hedjaz, à la Conférence de la Paix.

Cette injustice n'a point été réparée, mais la cause de la résurrection de l'indépendance arménienne n'en est pas moins gagnée. Par le traité de Paix présenté à la Turquie, les alliés ont reconnu l'Arménie comme nation alliée et comme Etat libre et indépendant.

A l'époque où ces discours ont été prononcés, on avait grand espoir, dans le peuple arménien comme chez les nations alliées, que les Etats-Unis ne refuseraient pas d'accepter la tâche d'assister, comme mandataires de la Ligue des Nations, l'Etat arménien renaissant, et dans son discours le professeur Herbert Adams Gib-

bons a présenté comme une certitude l'acceptation américaine ; bientôt on s'aperçut que la majorité du peuple américain n'adoptait pas les vues du président Wilson, et le Sénat a dernièrement repoussé, par un très grand nombre de voix, la proposition du Président concernant le mandat pour l'Arménie. Par suite de ce refus, et comme aucune des grandes nations alliées ne s'est montrée disposée à accepter ce mandat, l'Etat arménien sera moins étendu, ne contiendra que les territoires de l'ancienne Arménie russe et une partie seulement, encore non déterminée, des provinces arméniennes de Turquie ; mais la constitution d'une Arménie indépendante est définitivement décidée. Quant à l'Amérique, si elle n'accepte pas le mandat, les Arméniens espèrent fermement qu'elle accordera à l'Etat arménien une aide importante, comme elle l'a déjà accordée au peuple arménien, sous des formes diverses, au cours de la guerre et depuis la victoire.

D'autre part, le président Wilson auquel les Alliés ont confié la tâche de délimiter les frontières entre l'Arménie et la Turquie, accomplira cette mission, nous en sommes assurés, de manière à ce que les justes revendications du peuple arménien reçoivent satisfaction et que le jeune Etat ait les frontières qui sont nécessaires pour le rendre viable.

Pour la Cilicie, le traité en adjoint une portion à la Syrie placée sous mandat français.

De grandes difficultés se dressent encore, cer-

tes, devant la réalisation des décisions du Conseil suprême pour la formation d'une Arménie unifiée ; une des plus grandes consiste dans l'occupation des provinces arméniennes de Turquie, qui seront adjointes à l'Etat indépendant ; les Arméniens sont convaincus qu'avec l'aide des Alliés et sous les auspices de la Société des Nations qui a promis sa protection, leur énergie et leur ténacité parviendront à surmonter ces difficultés. Reste aussi à régler le sort des autres régions arméniennes de Turquie et en particulier de la Cilicie, dont la plus grande partie est maintenue par le traité sous la souveraineté turque. Les Arméniens ne renonceront jamais à leurs droits sur ces territoires, droits reconnus et proclamés au cours de la guerre par les Gouvernements des grandes Nations alliées et associées. Ils gardent l'espoir que l'avenir complétera l'œuvre de l'heure présente et que leur rêve légitime d'une Arménie intégrale se réalisera un jour. Mais ils pensent que pour le moment il serait d'une justice élémentaire et indispensable que les Alliés, puisqu'ils n'ont pu, par suite du refus de l'Amérique, constituer dès à présent cette Arménie totale dont ils ont envisagé eux-mêmes la possibilité, donnent au moins à la souveraineté ottomane sur la Cilicie et les régions arméniennes limitrophes, un caractère nominal, les soustraient à l'administration turque, les dotent d'un régime autonome et les placent sous la protection et le contrôle de la France, à qui est déjà confiée par la Société des Nations la

protection d'un important fragment de la Cilicie arménienne, ainsi que de toute la Syrie.

Tous ces discours prononcés, il y a plus d'un an, n'ont nullement perdu leur signification par suite de la modification des circonstances politiques qui ont donné à la solution de la question arménienne une forme différente de celle qui était envisagée à cette époque. Des représentants de la plupart des peuples alliés et associés ont exprimé ce jour-là, en termes élevés et chaleureux, une profonde sympathie pour la nation arménienne et leur foi dans ses destinées futures. Ces nobles pages méritent d'être conservées, et c'est pourquoi nous les publions aujourd'hui, où la cause de l'Arménie remporte une victoire réduite mais réelle. Ce recueil enrichira de quelques fleurs précieuses la gerbe impérissable des témoignages d'amitié, d'estime et de confiance que les peuples libres offrirent au peuple arménien en ses jours d'épreuves, de luttes et d'espoirs.

U. I. A. P.

Paris, 2 juillet 1920.

## Discours de M. A. Meillet

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

MESDAMES, MESSIEURS,

Vous êtes sans doute un peu surpris de voir un simple professeur ouvrir une assemblée où figurent tant d'hommes qualifiés, tant d'hommes éminents. Si j'ai accepté de présider l'assemblée dans ces conditions, c'est que les organisateurs me l'ont demandé, et j'ai compris qu'ils avaient leur idée. Leur pensée, c'est que la cause arménienne n'a besoin ni de politique, ni d'éloquence. On a demandé à un savant de présider cette réunion parce que la vérité toute simple y suffit, la vérité sans ornement, la vérité sans adresse, et voilà pourquoi je suis ici.

Tout le monde connaît les malheurs des Arméniens. Les malheurs des Arméniens ont passé la mesure commune, mais ce qui est l'honneur des Arméniens, ce n'est pas d'être malheureux. Être malheureux n'est pas un titre politique ; ce qui est un titre politique, c'est que, dans les malheurs qui ont passé la mesure commune, les Arméniens ont conservé leur force, c'est que les Arméniens ont montré qu'ils étaient une nation capable de durer ; leurs malheurs ont eu beau, je le répète, passer la mesure commune, ils ont prouvé que

leur force aussi passait la mesure commune, et ils ont établi par là qu'ils étaient qualifiés pour durer, qualifiés pour relever un Etat abattu depuis tant de siècles.

Les Arméniens ne sont pas une très grande nation, mais ils sont une très vieille nation, nous le savons par l'Histoire ; quand on a les titres qu'ont les Arméniens, on n'a pas besoin d'autre chose que de la vérité.

Vous savez que le nom des Arméniens nous apparaît pour la première fois dans l'Histoire sur les inscriptions du roi Darius : c'était au VI<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ ; ce sont des titres de noblesse qui comptent.

La littérature arménienne remonte très haut, bien moins haut, il est vrai, que la nation elle-même ; du jour où les Arméniens ont été christianisés, du jour où ils ont reçu la religion chrétienne, de ce jour, ils ont fondé rapidement une littérature, et une littérature qui n'est pas une littérature de traduction, comme tant d'autres, qui n'est pas une littérature plate et ennuyeuse comme tant d'autres. non ; une littérature qui compte, une langue qui a son originalité. Je ne vais pas vous faire un cours ; mais il faut pourtant que je vous rappelle qu'il y a depuis longtemps une littérature arménienne originale, une littérature arménienne dont, sans avoir besoin de savoir l'arménien, vous pouvez jouir, car presque tout en a été traduit. On a surtout traduit ce qui n'est pas amusant ; les gens qui se sont occupés de ce qui était arménien

étaient comme moi des savants, des gens ennuyeux ; mais il s'est trouvé heureusement, — et je le vois tout près de moi — un homme qui est un poète, qui a senti sa littérature en poète, qui l'a goûtée en poète, et qui l'a traduite en poète, et vous n'avez qu'à lire ses traductions pour sentir à travers des traductions qui ont la véritable fidélité, la fidélité du sentiment, ce qu'il y a d'original, de personnel, de profond dans le sentiment arménien. Il y a quelques jours encore, je recevais un volume qui est vraiment un ornement d'une bibliothèque : la traduction des poèmes d'Arakel de Sunik ; et ce volume ne renferme pas seulement des traductions, des poèmes qui nous touchent, il nous fait aussi entrer dans la vie arménienne parce que, à chaque page, vous trouvez des reproductions de vieilles miniatures, vous trouvez des gravures qui nous montrent ces beaux couvents de l'ancienne Arménie. Ouvrez ce volume, vous verrez ce que c'est que l'Arménie ; vous verrez qu'il y a là une nation qui compte parce qu'elle exprime quelque chose d'original dans l'humanité.

Dois-je vous dire d'ouvrir encore un autre livre ? Il y a très peu d'années, on a traduit en français quelques-unes des nouvelles de M. Aharonian. Eh bien, M. Aharonian est maintenant parmi nous, il est le représentant du premier Etat arménien qu'on ait vu depuis que, après l'échec des Croisades, les Arméniens ont perdu leur indépendance. Lisez ce volume ; vous y verrez combien le sentiment arménien peut

être celui d'une douleur sans fond, d'une douleur dont il est impossible d'apercevoir le terme, et pourtant, dans cette douleur perce la confiance. Ce n'est pas le désespoir ; c'est la douleur avec la conviction que, quelles que soient les tristesses du présent, il y aura un avenir meilleur ; c'est la douleur d'un homme sorti du peuple qui exprime tous les malheurs de son peuple, mais qui sent que de ces malheurs sortira un avenir. Aujourd'hui, après toutes les souffrances qu'il a vues, après toutes celles qu'il a endurées lui-même, il est ici pour préparer un avenir. (*Applaudissements.*)

Je voudrais pouvoir vous montrer ce qui m'a ému moi-même quand j'ai pu visiter quelques-unes des parties du pays arménien. Je voudrais vous montrer cette chapelle, cette toute petite chapelle de Sainte-Ripsimée, où j'ai cru sentir vraiment l'esprit arménien. Vous vous imaginez que c'est l'Orient, vous vous imaginez qu'il y a de la couleur, des ornements. Eh bien non : ce sont des lignes extrêmement nettes, arrêtées, des angles très aigus, rien que des lignes, mais des lignes d'une pureté, d'une netteté qui restent dans l'esprit et qu'on n'oublie pas. De couleurs, aucune ; des pierres volcaniques toutes noires, mais qui font de l'Eglise comme un bijou antique. D'ornement, aucun ; pas le plus petit ornement ; mais la nudité absolue ; rien qui dissimule ces lignes inoubliables.

Quiconque connaît la littérature arménienne, quiconque connaît ces œuvres antiques, sait que

les Arméniens sont une nation, une nation qui existe.

Il faut les avoir vus au Caucase où ils ont quelque liberté, pour savoir de quoi ils sont capables. Je ne veux pas insister ; mon rôle ici, c'est d'écouter, c'est de donner la parole aux hommes éminents qui viendront vous parler de l'Arménie ; mais je tiens, avant de m'asseoir, avant de commencer à écouter ces paroles éloquentes que vous entendrez au sujet de l'Arménie, je tiens à vous dire : j'ai dans l'avenir de l'Arménie la confiance la plus entière, et je suis convaincu que, si on fait confiance à la nation arménienne, elle ne trahira pas l'espoir que nous mettons en elle. (*Applaudissements.*)

---

Avant de donner la parole à M. Tchobanian, je tiens à saluer ici la présence de M. Aharonian. (*Applaudissements.*) J'ai été heureux de dire tout à l'heure combien son œuvre est émouvante ; maintenant, il en a en quelque sorte une première récompense, puisqu'il est ici le premier représentant parlant, non seulement au nom de sa nation, mais au nom d'un pouvoir constitué, parlant au nom d'un peuple arménien qui constitue un État. Être reconnu, c'est une chose secondaire ; le premier point, c'est d'être. M. Aharonian nous montre par sa seule présence ici que l'Arménie vit, existe ; c'est le premier point à réaliser. (*Applaudissements.*)

Je donne la parole à M. Tchobanian.

## Discours de M. A. Tchobanian

PRÉSIDENT DE L'UNION INTELLECTUELLE ARMÉNIENNE DE PARIS

MESDAMES, MESSIEURS,

Il y a trois ans, un cri sinistre traversa le monde : « L'Arménie agonise. Les Turcs ont décidé d'anéantir le peuple arménien ! » Les récits effroyables des massacres et des déportations arrivèrent en Occident et firent pâlir d'horreur tous les hommes de cœur ; des livres parurent, portant pour titre : « La suppression des Arméniens », « l'assassinat d'une nation », etc... Jean Aicard, le poète et académicien bien connu, chanta en une ode à l'Arménie ce martyr démesuré :

Partout le sang ruisselle, et la terre est sans joie,  
J'ai vu la morte en ses habits  
Brochés d'or et tramés de soie,  
Elle avait en martyre expiré par les armes  
Des païens, fous de rage, ivres de cruauté ;  
Ses diamants, c'était ses larmes  
Et ses rubis son sang, ses douleurs, sa beauté...

Or, toutes ces images de torture, d'agonie et de mort n'étaient qu'une partie du terrible drame qui se jouait là-bas.

Ce qui se passait en réalité, ce n'était pas l'égorgeement d'un peuple, c'était une lutte acharnée, contre le peuple arménien et la tyrannie turque.

Aujourd'hui il y a bien un mort, mais ce n'est pas le peuple arménien, c'est l'Empire ottoman.

L'Arménie, criblée de blessures, mutilée, couverte de sang, mais vivante, debout, et portant d'une main l'épée avec laquelle elle lutta aux côtés de ses grands Amis, pour la cause du Droit, et de l'autre le drapeau de sa liberté qu'elle a déjà hissé de son propre effort sur une portion de son antique patrie, se présente le front haut, et avec la sérénité du devoir accompli, devant les Grands Alliés, ses protecteurs et ses compagnons d'armes; elle demande la récompense de son effort et de son sacrifice.

Le sacrifice fut certes très grand; l'épreuve que cette race traversa n'a pas d'égale dans l'histoire, les pertes furent immenses, les tortures que la plus abjecte et la plus lâche des tyrannies infligea aux populations arméniennes désarmées de l'Empire ottoman, ont été épouvantables; Mgr Balakian, qui a vécu cet enfer et en arrive, vous en parlera tout à l'heure : il a fallu toute l'énergie et la ténacité de notre vieille race pour triompher du plan criminel des Turcs, qui tendait à rendre, en effet, impraticable toute renaissance politique de l'Arménie. L'aspect tragique du drame en a trop masqué l'aspect épique; or, l'héroïsme arménien, quand on l'envisage dans les conditions où il éclata, fut plus grand encore que le martyr arménien.

Il y a quelques jours, le *Times* publiait une lettre de son correspondant de Constantinople où se trouve le portrait d'un jeune combattant

arménien, soldat dans l'armée britannique ; en voici quelques fragments :

« J'étais à Itea, près de Delphes, et j'eus des nouvelles de l'arménien Sabian par un subalterne qui l'avait eu sous ses ordres en Mésopotamie. Comme je partais pour l'Arménie, je pensais justement ce matin-là à Sabian ; je demandais immédiatement de ses nouvelles, et je fus surpris d'apprendre qu'il était encore dans ce même régiment, du moins à l'époque où ce subalterne avait quitté ce régiment. En Mésopotamie, où sa personnalité est bien connue, j'avais souvent entendu parler de Sabian, et l'avais suivi de près...

« C'était le patriote le plus obstiné que j'aie jamais rencontré ; quant à son courage, son colonel m'a dit qu'il était l'homme du bataillon le plus indifférent au danger. Il gagna son D. C. M. à Felahié dans la nuit du 5 avril 1916, en conduisant une attaque à la grenade, et l'a mérité au moins une dizaine de fois depuis. C'était un compagnon féroce quand il s'agissait de combattre le Turc. Il était large d'épaules, figure très intelligente, nez romain, des yeux de jais avec une lampe électrique derrière. Quelqu'un demanda comment l'arménien Sabian devint sergent dans un régiment de ligne anglais en Mésopotamie. La réponse était très simple : Sabian s'arrangeait toujours pour se trouver à l'endroit où il y avait le plus de Turcs à tuer.

« Il était en Angleterre en août 1914, quand la guerre éclata ; il s'enrôla immédiatement, il était

en France avec le détachement des mitrailleurs de son régiment tout de suite après Mons; puis, quand la Turquie se mit en guerre, il souffrit le martyre de se trouver sur le front Occidental; il connaissait le turc, et ce qui est mieux, il avait été ingénieur des mines à Gallipoli, et connaissait le terrain sur lequel nous luttons. Il y avait donc de bonnes raisons pour le transférer sur le front oriental.

« Sabian appartenait à une famille riche et naquit aux environs du lac de Van. Dès son jeune âge il fut envoyé à l'école, en Angleterre, près de Bristol; bien que tout jeune homme, il fit de nombreuses affaires sur les trois continents; à Calcutta il s'occupa d'élevage de chevaux et de mines, et il étancha ainsi sa soif d'aventures en attendant l'heure prédestinée d'être le vengeur de son peuple.

« C'était un patriote simple, tempéré dans ses habitudes et ses mœurs, mais un rêveur fantas-tique, quand il s'agissait de son pays. Il nourris-sait toujours d'extraordinaires projets contre les Turcs. Tantôt il inventait un projet de tunnel sous le Tigre, tantôt une mine gigantesque; tantôt encore il demandait qu'on le laissât partir à Bagdad pour y faire sauter l'arsenal, et il implorait son officier de lui faire accorder une audience par le général, afin qu'il pût soumettre ses pro-jets à ce dernier. Sabian vivait enfin dans une intimité très rapprochée avec la mort. Il disait souvent que « la mort était aussi merveilleuse que la vie », quand il s'aplatissait devant une

tranchée turque en partant à l'assaut. Pendant les trois mois de combat sur le « Has » ou dans la bouche du Dahia, il était en patrouille presque tous les soirs.

« Sabian était un bon causeur. Il parlait doucement, sans gestes, et donnait l'impression de force en réserve. Quand on lui posait une question, il s'arrêtait, vous regardait bien en face et répondait par une sentence ou une phrase concise, mais quand il s'agissait de l'Arménie, il devenait loquace. Il avait lu beaucoup et aimait à causer de l'histoire du monde. Il l'avait étudiée, comme toute chose, seulement pour la lumière qu'elle pouvait projeter sur l'Arménie, ou plutôt dans la lumière que l'Arménie lui prêtait. Quand il s'occupait d'un autre sujet, c'était amusant de noter la subtilité avec laquelle il y mêlait aussitôt la question arménienne. Son pays et son peuple étaient associés dans son esprit à tout ce qui fut grand, en un sens spirituel, dans le passé.

« Notre campagne contre le Turc lui rappelait comment les Arméniens aidèrent les Croisés contre Saladin. Il avait une imagination merveilleuse et le don de saisir tout, il décrivait une scène des croisades comme si elle avait eu lieu il y a un an et qu'il y eût assisté »,

Ce portrait n'est pas celui d'un individu, c'est celui de l'âme arménienne au cours de cette guerre. Il y eut toute une armée de Sabian sur un front dont on a peu parlé, le front d'Arménie.

Ayant perdu son indépendance depuis plu-

sieurs siècles, courbé sous le joug odieux du Turc dans son immense majorité, le peuple arménien avait longtemps patienté, dans l'attente des circonstances favorables qui lui auraient rendu sa liberté ; ses dirigeants s'étaient longtemps contentés de ne demander que des mesures de justice élémentaire et n'avaient obtenu jusqu'à la veille de cette guerre que des promesses mensongères et des massacres. Le peuple sentit dès le début de cette guerre que c'était une lutte décisive qui se livrait pour faire triompher la liberté dans le monde, lui qui, ayant tant souffert, se sachant exposé aux plus graves dangers, pouvait prendre le parti d'adopter une attitude prudente, laissant les puissants champions du Droit mener la lutte contre la tyrannie, et l'arracher lui-même à ses bourreaux, il n'hésita pas, décida dès la première heure de prendre part au combat, non seulement pour coopérer de ses propres forces à la reconquête de sa liberté, mais pour avoir l'honneur de contribuer, dans la mesure de ses forces, au triomphe de la liberté dans le monde. Il y eut 800 volontaires dans l'armée française, c'étaient non seulement des Arméniens établis en France, mais des jeunes gens venant d'Amérique, d'Égypte, du Caucase, de Constantinople et de divers autres pays, pour prendre part à la lutte sacrée et pour donner une preuve vivante de l'admiration et de la gratitude arménienne pour la France.

Il y eut des volontaires de race arménienne dans l'armée britannique qui se distinguèrent

par leur vaillance et leur enthousiasme et il y eut nos 4.000 volontaires de la légion d'Orient, qui accoururent de toutes parts, répondant à l'appel de la France, pour aller se battre en Orient contre le Turc, pour contribuer à l'écrasement de la tyrannie ottomane et à la libération de notre patrie; le commandement français et le Général Allenby ont rendu un noble et éclatant hommage à la vaillance de ces soldats arméniens qui se sont distingués dans les combats décisifs de Syrie; ils se trouvent maintenant en Cilicie, dont ils ont été chargés d'occuper les points principaux; voici quelques lignes de la lettre qu'un d'entre eux m'adresse et qui montre avec quelle joie ils ont accompli cette mission sacrée..... « Que Tarse est belle depuis que nous l'avons visitée! Les vieilles reliques laissées par nos dynasties royales semblent nous dire: Vous voilà enfin! Les murs hautains qui ont servi jadis de remparts à des conquérants comme Alexandre, de palais à des reines comme Cléopâtre, de retraite à des lettrés comme Cicéron, semblent sourire aux braves soldats arméniens. Les épaves des familles arméniennes qui ont échappé aux massacres, nous ont reçus avec des larmes de joie. Quelques mères ont reconnu leurs fils, nous avons déjà accompli une bonne part de l'œuvre qui nous incombe. Tous les prisonniers politiques arméniens ont été mis en liberté, les femmes et les enfants en captivité chez les Musulmans, délivrés; l'église a ouvert ses portes après une claustration de quatre ans,

le catholicos de Cilicie y a été solennellement reçu ; en un mot, tout a ressuscité à la vie ».

Mais c'est surtout sur le front du Caucase, pendant les trois premières années de la guerre, et sur le front proprement arménien, après la chute du tzarisme, que l'effort arménien atteignit son maximum d'intensité et d'étendue. Une armée improvisée par le peuple arménien, lutta seule, pendant plus de sept mois, contre le Turc. Mon confrère Varandian vous dépeindra tout à l'heure cette lutte qui fut une des plus belles pages de cette guerre. Aujourd'hui, c'est l'Arménie belligérante qui se présente devant les grands alliés et amis ; avant hier même, ses délégués, Boghos Nubar Pacha, le Président de notre Délégation nationale qui représente l'Arménie turque et la Cilicie arménienne encore irrédimées, et M. Aharonian, le président de la Délégation de la République Arménienne qui s'est constituée depuis plusieurs mois dans la partie caucasienne de notre patrie, ont formulé devant le conseil des Dix les revendications de l'Arménie.

Que demande-t-elle ? La reconnaissance par les Alliés de son indépendance nationale dans toute l'étendue de ses territoires ancestraux, et une assistance amicale, pour la période préliminaire, à cet État renaissant.

Elle se présente, le front saignant, couronné de tous les nobles souvenirs de son long passé, où elle rendit tant de services à la civilisation, aux arts, aux lettres, au mouvement du progrès et de la liberté. Elle pense que l'Occident libéral,

l'Occident de la culture gréco-latine, dont elle fut si longtemps le pionnier en Orient et le soldat, récompensera son séculaire effort en lui rendant pleine justice.

Le fait que les Alliés n'ont pas encore officiellement proclamé la reconstitution de l'État arménien indépendant et intégral, ne nous fait nullement penser que ce rêve sacré de notre nation ne sera pas réalisé. Nous avons pleine confiance dans le triomphe entier de notre cause, car cette cause, d'après la belle expression employée par M. Albert Thomas dans un de ses discours consacrés à l'Arménie, est la justice même ; nous avons seulement le regret que nos grands amis n'aient pas donné dès avant l'armistice, comme notre peuple le méritait, cette satisfaction au vœu unanime de notre nation de voir son indépendance reconnue et ses délégués admis à siéger à la Conférence de la Paix.

Ce regret, nous l'exprimons encore une fois solennellement : nous avons prié quelques-uns des éminents représentants des Nations alliées et des généraux défenseurs de notre cause de vouloir bien se joindre à nous, dans cette réunion, et d'appuyer de leur voix autorisée notre requête. Nous les remercions d'avoir répondu à notre appel avec le plus cordial empressement.

Ils diront avec nous qu'il est juste que l'Arménie soit non seulement entendue, mais représentée à la Conférence ; il est juste que les délégués y siègent aux côtés de leurs grands amis et alliés, pour prendre part non seulement aux délibéra-

tions qui régleront le sort de notre nation, mais pour participer aussi, dans une mesure quelconque, aux travaux qui tendent à élaborer un monde meilleur ; elle qui a de toute son âme et de toute ses forces participé à la grande lutte pour la liberté du monde, n'a-t-elle pas le droit de participer aussi à l'œuvre de la rénovation et de la réorganisation du monde ? Est-il équitable qu'on n'admette point parmi les artisans du grand œuvre de justice, cette séculaire ouvrière de la civilisation, cette vieille combattante du Droit ? Nous avons le ferme espoir qu'elle occupera bientôt sa place, à la Conférence et dans la Société des Nations, entre sa sœur antique la Grèce et sa jeune sœur la Pologne.

---

M. MEILLET. — Je donne la parole à M. Varandian, qui est, comme M. Aharonian, un défenseur de la cause arménienne de la première heure.

## Discours de M. Varandian.

MESDAMES, MESSIEURS,

Après les discours que vous avez entendus, il me reste peu de chose à vous dire. Pourquoi l'Arménie n'a-t-elle pas été admise à la Conférence de la Paix ? Elle y a pourtant tous les titres ; non seulement elle a souffert plus que n'importe quel autre peuple jeté dans le tourbillon de la guerre, mais encore elle a versé abondamment son sang pour sa propre libération et pour la Victoire des Alliés. Dès le début, sans aucune hésitation, elle s'est rangée du côté des Alliés, sachant bien les risques de ce geste de folie, et en effet, elle s'est attirée de l'ennemi des vengeances terribles, les représailles les plus sanglantes que l'Histoire ait jamais enregistrées. Les soldats et officiers arméniens ont combattu sur les fronts occidentaux contre les Austro-Allemands pendant trois années. Nous avons organisé des légions de volontaires arméniens qui, au nombre de 40 à 50.000, pendant 4 ans, ont combattu sur tous les fronts, au Caucase, en Palestine, en Syrie, en France même. Pour vous donner une idée de l'intensité de notre effort, je vous rappellerai que la colonie arménienne de France qui ne compte pas plus de 3 000 âmes a donné à

l'armée française, avec des volontaires venus d'autres pays, un millier de combattants qui, tous, ont été décorés par le haut commandement français, et presque tous sont tombés sur le champ d'honneur, il reste une quarantaine de survivants ; mais c'est surtout sur le front du Caucase, comme le rappelait mon confrère M. Tchobanian, que notre peuple a déployé sa force de résistance, et cela dans des conditions exceptionnellement tragiques. C'était après Brest-Litewsk, Mesdames et Messieurs, trahie, persécutée par le tsarisme, l'Arménie fut trahie d'une manière plus brutale encore par le bolchevisme. Lénine, lui, nous avait promis toutes les merveilles : très généreusement, il nous a offert l'Arménie indépendante, mais en même temps, il a ordonné l'évacuation du front caucasien, il a ordonné le rappel des troupes russes, il a dégarni le front arménien, et il a laissé la garde de la frontière et les populations arméniennes au soin du « prolétariat turc » ! Vous en savez les conséquences ; le prolétariat turc, émerveillé par cette soudaine générosité de l'ennemi, a envahi les provinces arméniennes en ravageant le pays, en massacrant les populations inoffensives et s'est avancé vers le Caucase. Nous étions seuls à lutter contre cette formidable avalanche de Turcs, abandonnés par nos voisins géorgiens qui n'ont pas voulu lutter avec nous contre les Turcs, abandonnés par nos autres voisins, les Turco-Tartares qui ont fait cause commune avec leurs coreligionnaires turcs et se sont soulevés contre

nous et nous ont planté le poignard dans le dos ; abandonnés, isolés du reste du monde, privés de tout secours moral ou matériel, nous avons combattu, nous avons continué la lutte jusqu'à la conclusion de l'armistice ; nous avons continué la lutte, en attirant toujours de plus en plus sur nous, des fronts de Syrie et Mésopotamie, des divisions ottomanes, facilitant ainsi la victoire britannique. (*Applaudissements.*)

Quel est, Mesdames et Messieurs, en quelques mots, le rôle des Arméniens dans cette guerre mondiale ? Des voix autorisées, Lord Robert Cecil, le Général Allenby, ont rendu un solennel hommage aux services que nous avons rendus à l'armée de Mésopotamie. Le fameux Général Luderendorff aurait même dit que les Britanniques doivent leur victoire à ce fait que les meilleures divisions turques avaient été envoyées au Caucase contre les Arméniens, et il n'est pas dit que les événements de Mésopotamie n'auraient peut-être pas pris une toute autre tournure si les Arméniens, dès le début, s'étaient alliés aux puissances centrales, ou si même ils étaient restés neutres.

C'est au prix de luttes héroïques, de sacrifices héroïques incroyables que le peuple arménien au Caucase a créé cet Etat indépendant, cette république démocratique qui a une superficie de plus de 60.000 kilom. carrés, une population d'environ 2 millions d'âmes, et qui, depuis plusieurs mois, fonctionne régulièrement avec son Gouvernement, son Parlement et son armée. Une délégation de cette République vient l'arriver à Paris,

vous en avez salué le chef tout à l'heure. Cette délégation s'est présentée à la Conférence de la Paix avec Son Excellence Nubar Pacha. Ils ont dit à la Conférence : Nous sommes un peuple belligérant, nous sommes un Etat, nous demandons notre place ; les Arméniens ont le droit d'être représentés à côté de ces petits Etats de Libéria, Haïti, Guatemala (*Applaudissements*), et tant d'autres qui n'ont pas versé une goutte de sang pour la grande Victoire, et dont le seul mérite est d'avoir rompu avec l'Allemagne.

Ah, Mesdames et Messieurs, on a bien voulu reconnaître notre belligérance à mi-voix ; on nous a dit, il y a longtemps déjà : Mais certainement, vous êtes des belligérants, personne ne peut vous le contester, vous êtes des belligérants de la première heure ; seulement, nous ne pouvons pas faire une déclaration publique officielle. De même, pour notre Etat, il a été reconnu tacitement, puisque les représentants de la France et de l'Angleterre au Caucase sont en rapports constants, en excellents termes avec le Gouvernement de notre République ; mais là encore, on s'abstient de faire une déclaration publique. On a beau dire que les idées nouvelles ont créé une atmosphère nouvelle ; ce sont toujours les vieux procédés de la vieille diplomatie qui sont en cours dans les chancelleries. (*Applaudissements.*) On nous dira maintenant : mais on vous a déjà entendus à la Conférence, que voulez-vous de plus ? On nous a entendus ; tous seront entendus, même les Turco-Tartares qui nous

ont trahis et ont combattu tout le temps les Alliés ; il va venir une délégation tartare, elle sera traitée sur le même pied que nous, et c'est cela qui est profondément injuste, c'est contre cela que nous protestons de toutes nos forces (*Applaudissements*), parce qu'il est suprêmement injuste qu'un peuple comme le nôtre qui a perdu un million des siens, qui a été atrocement martyrisé pour être resté fidèle à la cause des Alliés, soit traité sur le même pied d'égalité avec une bande de massacreurs qui a tout fait pour paralyser nos efforts. (*Applaudissements*)

---

M. A. MEILLET. — Je vais donner la parole à Monseigneur Balakian, ancien membre du synode arménien de Constantinople, et qui a été métropolitite de plusieurs villes d'Arménie ; il va vous dire en arménien les horreurs qu'il a pu voir lui-même. M. Tchobanian traduira en français ce que vous aura dit Mgr. Balakian.

## Discours de Monseigneur K. Balakian

MESDAMES, MESSIEURS.

Soyez mille fois remerciés, nobles Amis, qui même aux jours de vos épreuves nationales, ne nous avez point oubliés et abandonnés en notre crise sanglante et qui venez aujourd'hui encore pour soutenir nos droits.

Vous avez certainement déjà beaucoup entendu et lu au sujet du grand et effroyable drame qui se déroula pendant les quatre années de la guerre mondiale, dans les vallées et montagnes d'Arménie et que projetèrent et réalisèrent le Gouvernement et le peuple turc, dans le but de supprimer la question arménienne par la suppression des Arméniens dans l'Empire ottoman.

C'est de cette terre de souffrance que je viens, le cœur déchiré, les yeux chargés de larmes.

Durant quatre longues années, je fus témoin oculaire du martyre inouï de ma race, et je puis vous dire que jamais l'histoire n'a enregistré un martyre d'une telle horreur et d'une telle étendue.

Le 10 avril 1915, environ 300 de nos intellectuels et hommes d'action les plus notoires, furent exilés de Constantinople vers l'intérieur de l'Anatolie, à Ayache et Tchangheri : j'étais avec eux ; mes malheureux compagnons d'exil ont été, sauf quatre, assassinés dans l'espace de quelques mois,

et moi, avec 440 autres Arméniens, je fus déportée une seconde fois de Tchangheri, par Alep, à Deir-el-Zor. J'ai parcouru à pied toute l'Asie Mineure, — un voyage qui par chemin de fer aurait duré 6 jours jusqu'à Alep, — faisant 40 heures de marche par jour, ne nous arrêtant qu'une nuit dans chaque localité ; nous avons pendant 54 jours cheminé au milieu de la neige et de la boue, car notre deuxième exil eut lieu au mois de février 1916.

Nous avons voyagé par la ligne Tchangheri, Tchourom, Yozgad, Boghazlian, Césarée, Tomarza, Hadjin, Karabazar, Osmanie, Hassanbeyli, Yslahie, Alep; il nous était interdit d'entrer dans les villes, nous passions par les chemins déserts à travers les montagnes.

Sur la route sinistre Yozgad-Boghazlian-Césarée, notre caravane a été la seule qui a pu passer indemne, et nous marchions au milieu de milliers de cadavres de femmes, de jeunes filles et d'enfants, qui aux mois de juillet-août 1915 avaient été tués par la populace turque à coups de hache: on les avait jetés en tas dans de grands fossés, mais les torrents de l'hiver, déterrants les cadavres, en avaient dispersé un grand nombre sur notre route.

Les Turcs attaquèrent notre caravane pour nous tuer et pour nous prendre ce que nous possédions; c'est en gagnant leur chef par de grosses sommes, que par miracle nous avons échappé à la mort. Nous avons vu les corps d'Arméniens d'une caravane précédente, qui avaient été assas-

sinés quelques jours avant ; c'étaient 800 soldats arméniens dans l'armée turque qui près de Boghazlian avaient été suppliciés et tués par leurs compagnons turcs, dix fois plus nombreux et armés, tandis que les Arméniens avaient été traîtreusement désarmés.

Hélas ! elle est bien longue la série de ces tragiques tableaux. Il ne m'est certes pas possible de dépeindre en 40 minutes les souffrances que ma nation a subies depuis 600 ans, ni vous décrire en quelques instants le martyr récent d'un million deux cent mille de mes frères de race.

Il m'est impossible de vous dire comment des milliers d'hommes désarmés ont été traînés hors des villes, liés par des cordes et tués à coup de hache, au nom du Djihad, de la guerre Sainte, que le Gouvernement a proclamée pour exciter les fanatiques de la populace turque et donner pâture à ses instincts sanguinaires et pillards ; comment des dizaines de milliers de jeunes mariés et de jeunes filles ont été violentées et assassinées et d'autres milliers enfermées dans les harems, où jusqu'à l'heure présente elles attendent derrière les portes bien closes l'heure de la délivrance ; comment des milliers et des milliers d'enfants de 2 à 12 ans ont été lapidés et jetés dans les fleuves, ou bien après les avoir placés dans des orphelinats musulmans, dans le but de les turquiser, voyant qu'ils s'obstinaient par des pleurs et des cris à demander leurs mères, on les a tués en leur donnant une soupe empoisonnée, à Sivas, à Erjinghian, à Amassia, à Trébizonde,

et les corps de ces innocents enfants empilés dans des charrettes à ordures, ont été jetés dans les fleuves, ceux de Tébizonde dans la Mer Noire ; si cela vous semble incroyable, demandez-le à l'Euphrate, au Tigre, au Tchorokh, au Sihoum et au Djihoun, dont les eaux ont été teintées en rouge et jonchées de cadavres. Quant aux vieilles femmes, après les avoir fait marcher pendant des mois on les a traînées vers les déserts de Deir-El-Zor, pour les faire mourir de faim et de soif dans les plaines desséchées et brûlées de soleil. Ceux de ces déportés qui purent, grâce aux sommes offertes aux chefs des massacreurs, échapper à la mort et qui avaient même réussi par leur labeur à créer une vie nouvelle et quelque prospérité dans la ville obscure de Deir-El-Zor, furent assassinés, hommes, femmes et surtout enfants, au nombre de 462.000, au mois de juillet de 1916 par ordre de Zéki Bey, mutessarif de Deir-El-Zor, et leurs cadavres furent jetés dans l'Euphrate, car la vitalité laborieuse de ces déportés, même au fond du désert, irrita les bourreaux.

Ce que je puis et dois affirmer, c'est que tous ces Arméniens qui tombèrent acceptèrent toutes les tortures et la mort sans plainte, sachant que toute nation qui veut secouer le joug de la tyrannie paye un tribut de sang et étant convaincus que cette fois-ci ce suprême martyre amènerait la délivrance de la nation et que leurs enfants vivraient désormais libres et indépendants.

Les survivants, exposés à toutes les tortures physiques et morales, ont vécu mangeant des ra-

cines et l'herbe des champs, et sont morts en endurant toutes ces souffrances, soutenus par le ferme espoir que l'heure était proche où la victoire des nations libérales aux côtés desquelles les soldats de leur propre race menaient la lutte, rendrait à leur nation la liberté depuis si longtemps perdue.

C'est avec ce grand espoir que nous sommes venus à Paris pour obtenir le prix du sang de nos martyrs. Notre déception a été grande, je dois le dire, de voir que notre nation n'était pas représentée à la Conférence de la Paix.

Nous n'avons pas compris et nous ne comprenons pas encore pourquoi nos grands Amis, qui pendant quatre ans ont appelé notre peuple « leur petit allié », nous refusaient d'occuper notre place à la Conférence, au nombre des nations qui ont lutté et souffert pour le Droit.

Mesdames et Messieurs, vous qui êtes les honorables représentants des grandes et généreuses nations qui sont nos amies et protectrices, nous devons espérer, n'est-ce pas ? que cette injustice sera réparée.

Ce n'est pas une grâce que notre peuple demande à ses grands Amis, il demande son droit, consacré par les torrents de sang qu'il a versé pour la Liberté.

---

M. A. MEILLET. — Je vais donner la parole à M. Casimir Dluski; c'est l'un des deux représentants de la Pologne au Congrès de la Paix.

(*Applaudissements.*)

## Discours de M. Casimir Dluski

MESDAMES ET MESSIEURS,

Je vous remercie pour cette grande marque de sympathie que je prends, non pour ma personne, mais pour la démocratie, je souligne ces mots, que je représente ici dans cette réunion. (*Applaudissements.*) Je vais oublier et j'oublie complètement que je suis un diplomate et un politicien de circonstance; les circonstances m'ont poussé à occuper ce poste, et si je veux parler, en homme libre et en citoyen, il faut laisser de côté la politique qui est une chose épineuse et tortueuse; on y perd la tête, et je veux la garder tout entière, saine et sauve, jusqu'à la fin de la Conférence. (*Rires et Applaudissements.*)

Je remercie de tout mon cœur M. le Président de l'Union intellectuelle arménienne de m'avoir fait l'honneur de m'inviter à cette réunion, parce que, entre la Pologne et l'Arménie, il y a toujours eu des liens indissolubles depuis des siècles. Une grande partie des Arméniens qui ont quitté leur pays, persécutés par l'invasion des Turcs au XI<sup>e</sup> et au XIV<sup>e</sup> siècles, sont venus chez nous et se sont assimilés un peu avec notre nation; j'en fais partie, j'ai du sang arménien dans mes veines (*Applaudissements*) et je dois dire, du reste, c'est une chose très connue de nous en

Pologne que les Arméniens, soit qu'ils habitent la Galicie orientale — ils sont très nombreux à Lemberg, — soit qu'ils habitent les anciennes provinces de Pologne, — on y voit de très beaux restes de monuments, d'églises arméniennes partout, — on ne peut dire que du bien d'eux. C'est un peuple distingué, non seulement par l'intelligence, mais par sa fidélité à ses traditions, par le respect du Droit et de la Loi qui règnent dans le pays, et en général pour la large part qu'il a prise dans le développement intellectuel de notre pays.

Mesdames, Messieurs, vous avez entendu ici l'histoire, le martyrologe du peuple arménien. Eh bien, si nous prenons le côté sentimental, quand nous pensons à tout cela, le cœur s'arrête, c'est incroyable. Mais le côté sentimental de la question, ce n'est pas tout, c'est une belle chose, c'est le côté poétique pour ainsi dire; l'Arménie a d'autres droits pour exister. Laissons de côté les massacres, les pillages, tout cela ce sont des choses terribles; il y a de grands cataclysmes de la nature, des éruptions de volcans, des tremblements de terre, des inondations, qui font des cadavres, des victimes en masse. Il y a donc un autre point de vue tout à fait positif et je jugerai en médecin, puisque c'est d'une manière positive qu'il faut analyser les choses. Qu'est-ce que l'Arménie? C'est un organisme vivant qui a vécu pendant 30 siècles; elle a le droit de vivre. Elle a compté autrefois 20 millions d'âmes, elle en compte actuellement

4 : cela montre sa grande ténacité, sa volonté de vivre, puisque nous avons vu dans l'Histoire des puissances énormes, des Etats entiers succomber comme l'ancienne Rome, l'empire de Babylonie, l'Egypte; l'Arménie, malgré les invasions des XI<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, sans oublier l'invasion arabe au VII<sup>e</sup> siècle, bien qu'elle ait été pendant quatre siècles, du XV<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup>, le champ de bataille entre Persans et Turcs, a cependant conservé le droit de vivre puisqu'elle a au fond de ses tissus, de ses cellules, des forces vives, et quiconque a ces forces vives peut vivre. On peut mutiler un organisme, couper les doigts, les bras, les jambes, s'il reste deux choses, s'il reste la tête, l'intellect, et l'âme qui précisément anime cet intellect, dans ce cas-là cette nation a le droit de vivre. (*Applaudissements.*)

C'est pourquoi, Mesdames et Messieurs, il ne faut pas prendre précisément le côté sentimental. Quand on voit des malheureux, on leur donne deux sous et on les oublie quelques minutes après. Mais la question des lois de la nature est une autre affaire. Je me pose sur ce terrain, parce c'est une vérité logique qui ne supporte aucune critique. Un organisme vivant qui a dans ses veines, dans son sang, tous les éléments nécessaires pour la vie, même s'il est mutilé, peut et doit vivre. Je ne veux pas entrer dans des détails. M. le Président vous a déjà dit quelle est la qualité de la langue arménienne. Je vous rappellerai seulement que cette langue existe depuis des siècles; au V<sup>e</sup> siècle, elle était aussi belle que

le plus beau classique grec ; à partir du v<sup>e</sup> siècle, elle se développe, elle fait autorité dans le monde ; les arts se développent ; voyez les produits d'architecture, regardez les belles photographies arméniennes ; c'est à comparer avec les édifices grecs, romains, les édifices qu'on voit à Rome quand on parcourt l'Italie. Eh bien, je dis qu'une nation qui a pu supporter tant de désastres, qu'une nation qui a l'âme, l'intellect, qui a les produits de cet intellect conservés jusqu'à présent, a le droit de vivre. Je crie de grand cœur : « Vive l'Arménie ». (*Applaudissements prolongés.*)

---

M. A. MEILLET. — Vous allez entendre maintenant un représentant de l'un de nos alliés, le représentant du peuple grec. Avant de lui donner la parole, je tiens à remercier l'illustre homme d'Etat à côté de qui j'ai l'honneur de me trouver, l'éminent M. Vénizélos. (*Applaudissements prolongés.*)

Vos applaudissements ont montré combien vous appréciez la valeur de la présence de M. Vénizélos ici. Ce n'est pas seulement un témoignage de sympathie, c'est aussi la preuve que la cause de l'Arménie est bonne. (*Applaudissements.*)

**Discours de M. Théodore Vellianitis**

*Membre de la Chambre des Députés de Grèce*

MESDAMES, MESSIEURS,

Je suis très touché de l'honneur que m'a fait l'Union Intellectuelle Arménienne de Paris, en m'invitant en même temps que les hommes éminents qui ont bien voulu honorer de leur présence cette réunion, dont le but est d'affirmer les droits ethnologiques et historiques d'une race dont l'ancienneté égale la noblesse.

Je suis heureux, en ma qualité de membre de la Chambre des Députés de Grèce de pouvoir exprimer, tant en mon nom personnel, qu'au nom du peuple hellène, les sentiments d'admiration que nous éprouvons tous pour l'Arménie et d'unir ma faible voix à celle de tous les défenseurs de la sainte cause du peuple martyr.

Nous autres Grecs, nous sentons plus profondément les sentiments qui animent en ce moment les âmes arméniennes; en effet, durant les derniers siècles, la Grèce et l'Arménie ont une destinée commune; elles ont souffert de la même tyrannie, elles ont généreusement versé leur sang pour la cause de la liberté, elles ont âprement lutté pour refouler la barbarie asiatique et préserver la civilisation européenne.

Ce n'est qu'après des combats acharnés que toutes deux ont succombé.

Ceux qui ont étudié l'histoire de l'Empire Ottoman, se souviennent avec horreur des pages qui relatent les massacres de Chrétiens dont les têtes mises en tas formaient de hautes et sinistres pyramides, les destructions de villes qui étaient des centres d'activité et de richesse, les ruines et les désastres accumulés sous les pas des envahisseurs. Ils savent les tortures, les angoisses et les émotions que les deux nations ont subies au cours de cinq siècles de domination turque.

A travers toutes ces tribulations, les Arméniens et les Grecs sont restés fermement fidèles à la religion chrétienne; ils ont conservé intacts les antiques traditions nationales et le dépôt intellectuel qui leur avaient été légués par les générations précédentes; enfin, par leur exemple, ils ont soutenu le courage des autres peuples également courbés sous le joug turc.

Malgré cette dure domination, les deux peuples ont voulu demeurer libres, parce que seuls sont esclaves ceux qui veulent le rester. Mais les Arméniens et les Grecs n'ont pas cessé un seul jour de penser ardemment à reconquérir leur liberté et leur ancienne autonomie. Ils ont plus souffert qu'aucun autre peuple en Orient car en eux se résumait toute la vie intellectuelle et économique de l'Empire Ottoman.

Lestentatives de libération ont été nombreuses. Chaque révolte était le prétexte de pillages, de massacres et de déportations dont le but final était la turquification des deux peuples.

Des millions de vies humaines ont été sacrifiées, et je regrette de devoir constater qu'une faible protestation s'est élevée seulement contre ces massacres et que les Puissances occidentales n'ont pas cru devoir réclamer justice pour ces martyrs des idées de liberté et ce porte-drapeau de la civilisation européenne en Orient.

Au cours de la guerre qui vient de prendre fin, les Arméniens et les Grecs, par centaines de mille, ont trouvé la mort; les grandes routes de l'Asie ont été jonchées de cadavres de femmes et d'enfants brutalement arrachés à leurs foyers, victimes de cette race qui pendant cinq cents ans a pratiqué le meurtre et l'incendie.

Le rideau se lève maintenant sur le dernier acte de la tragédie. Cette grande guerre de la liberté contre l'arbitraire et l'absolutisme a été couronnée par la victoire; tous les peuples attendent la restauration de la justice et demandent à vivre libres, conformément à leurs traditions et à leur histoire.

Les Arméniens, ayant beaucoup souffert, invoquent les principes proclamés si souvent par les hommes d'état de l'Entente et sollicitent l'honneur d'être admis à la Conférence de la Paix, pour y exposer leurs droits et leurs revendications.

Au moment où l'Arménie voit luire le jour où ses aspirations séculaires vont enfin se réaliser, elle trouve la Grèce à ses côtés, comme durant les années troubles et malheureuses des siècles passés. Et si mes paroles ont quelque poids, c'est

parce qu'elles expriment les sentiments profonds du peuple grec qui voit en l'Arménie non seulement une alliée future, mais aussi un instrument de civilisation dans cette Asie livrée depuis trop longtemps à la barbarie turque.

---

M. A. MEILLET. — Je donne la parole à M. Herbert Adams Gibbons, le publiciste américain bien connu, qui est un des plus chaleureux défenseurs de la cause arménienne, (*Applaudissements.*)

## Discours de M. Herbert Adams Gibbons

Mes chers amis,

Quelle émotion j'ai en ce moment ! Quand j'ai entendu tout à l'heure les représentants des autres nations qui sont à côté de moi, je me suis souvenu qu'il y a dix ans que j'ai commencé à travailler avec notre ami Tchobanian pour la libération de l'Arménie, et pendant tout ce temps il y avait de grands amis de l'Arménie en France ; il y avait le Président du Conseil, M. Clemenceau, il y avait aussi le grand chef socialiste qui est mort, Jaurès, et il y a eu, si j'ose dire, son successeur, M. Thomas. (*Applaudissements.*) Dans les moments les plus noirs de cette guerre, quand la diplomatie a été un peu compliquée, même quand M. Thomas était Ministre et membre du Cabinet (*Rires*), il a toujours osé parler pour l'Arménie. (*Applaudissements.*)

Nous sommes ici, cet après-midi, en présence de nos amis et nous les connaissons ; nous avons ici M. le Président du Conseil grec. (*Applaudissements.*) Mon cher Président, c'est à vous qu'incombait l'honneur de parler le premier devant la Conférence de la Paix pour l'indépendance de la Grèce et de l'Arménie. (*Applaudissements prolongés.*) Il y a encore des semaines, nous étions toujours dans le noir, nous ne pouvions

pas voir l'avenir, mais au moment d'exposer les revendications de la nation grecque, quand M. Vénizélos a parlé pour la plus grande Grèce, à son honneur, nous devons dire qu'il a parlé en même temps, avec une loyauté parfaite, de la plus grande Arménie, et mon cher Président, vous n'avez oublié dans ce que vous avez dit devant le Conseil des Dix, ni Trébizonde (*Applaudissements*), ni la Cilicie. Mais chez les hommes d'Etat comme M. Vénizélos, il y a cette qualité de prévoyance, cette qualité de clairvoyance, à laquelle nous devons beaucoup en Orient, et qui a écrasé les Turcs dans cette guerre pour le triomphe de notre cause ; en outre M. Vénizélos a dû penser que si la France a su suivre la politique de la création d'une forte Pologne, de la restauration d'une forte Russie pour faire contrepoids contre l'Allemagne à l'Est, de même pour faire contrepoids à l'Est contre la Turquie, il fallait avoir une Arménie forte et intégrale, (*Applaudissements.*)

Avant-hier, nos chefs, MM. Boghos Nubar Pacha et Aharonian, représentant les deux parties de l'Arménie, ont fait le plaidoyer de la cause arménienne devant la Conférence de la Paix, et ils ont demandé l'Arménie intégrale, avec la sortie sur la mer Noire et sur la Méditerranée, ils ont demandé l'Arménie qui peut vivre avec ses frontières économiques et historiques, ses frontières logiques, et je crois que la cause est déjà gagnée. Naturellement, il y a toujours un chemin difficile, un chemin un peu tortueux

à suivre avant que nous atteignions notre but, mais cela va arriver. Le *Temps*, en commentant les déclarations de Son Excellence Nubar Pacha et du Président de la Délégation de la République arménienne du Caucase, a parlé de prétentions un peu exagérées et il a dit ; « Les Arméniens veulent l'Amérique comme mandataire, ce qui est un peu incertain ». Le *Temps* se trompait ; il aurait dû mettre « très certain » au lieu de « un peu incertain » (*Applaudissements*) parce que, en même temps qu'on a parlé de l'Arménie ici devant le Conseil des Dix à la Conférence de la Paix, un autre a parlé de l'Arménie aux Etats-Unis. Le président Wilson, dès qu'il a débarqué à Boston, quand il a parlé des responsabilités des Etats-Unis, de la façon dont nous devons envisager nos devoirs envers la Société des Nations, il a pris comme illustration, pour faire appel aux sympathies du peuple américain, l'Arménie, et il a dit : Qu'est-ce que nous allons faire de l'Arménie ? N'avons-nous pas un devoir ? Et c'est avec cet appel pour prendre une responsabilité d'aider l'Arménie d'une façon pratique, que le président Wilson va poursuivre ces jours-ci sa politique (*Applaudissements.*)

J'ai été un peu sceptique quant à la question de l'intervention du peuple américain dans les affaires européennes, parce que je connais bien mes compatriotes qui ne veulent pas se mêler des affaires des autres, et notre expérience à la Conférence de la Paix ne donne pas beaucoup le désir de prendre une responsa-

bilité dans les frontières et dans les problèmes européens (*Applaudissements.*) Malgré tout, si nous voulons voir réaliser l'adoption du projet de la Société des Nations, si nous ne voulons pas voir la faillite absolue et complète de la politique de Wilson, il faut que les Etats-Unis prennent en mains comme mandataires, comme amis désintéressés, pour une période d'années, l'Arménie, pour son développement, et pour faire de l'Arménie un Etat fort. (*Applaudissements.*)

Mais, mes chers amis, si nous prenons ce parti, ce n'est pas seulement à cause de notre responsabilité envers l'humanité, envers le projet de la Société des Nations que Wilson a soutenu ici devant les autres puissances, c'est aussi parce que nous avons une responsabilité envers l'Arménie; toutes les nations ont une responsabilité envers l'Arménie, les Etats-Unis y compris. Si nous allons là-bas pour aider l'Arménie dans la première étape de son indépendance, c'est parce que nous voulons racheter nos fautes, il faut les avouer maintenant; il y en a trop qui sont morts pour que leur voix ne soit pas entendue en ce moment; l'Arménie a trop souffert, et si nous allons là-bas, nous autres Américains, ce n'est pas avec l'idée seule de donner un peu d'aide à un peuple qui en a besoin; nous n'avons pas l'idée de la supériorité de notre race ni de notre civilisation, ce n'est pas là l'attitude des Américains dans n'importe quelle affaire; si nous allons comme mandataires en Arménie, c'est en nous souvenant que son sol a déjà été consacré par le

sacrifice d'un million de vies arméniennes ; si nous allons dans ce pays, nous savons bien que nous entrons dans un sanctuaire, et c'est en courbant la tête, comme en présence d'une Divinité, que nous y pénétrerons. (*Applaudissements*).

Nous sommes à un moment où nous avons raison de croire à l'avenir de l'Arménie, et nous avons raison de croire aussi, je puis le dire, à l'aide que les Etats-Unis vont apporter aux Arméniens (*Applaudissements prolongés*).

---

M. LE PRÉSIDENT. — La parole est à M. Albert Thomas. (*Applaudissements prolongés.*)

Discours de M. Albert Thomas.

MESDAMES, MESSIEURS,

MES AMIS,

Je partage le sentiment d'émotion qui étreignait tout à l'heure mon voisin de droite lorsqu'il commençait à expliquer pourquoi des nations comme la sienne, comme la mienne, peuvent être représentées parmi vous; mais j'avoue que j'éprouve aujourd'hui, en même temps que cette émotion, une certaine tristesse, la tristesse que peut m'apporter, non pas tant la comparaison entre la politique de l'Amérique et la politique de mon pays, que l'état actuel de notre opinion publique française. Nous avons en France, — et nous avons le droit d'avoir parmi nous la Conférence de la Paix, — nous avons parmi nous les représentants de tous les pays les plus particulièrement chers, de ceux qui furent, parmi tant d'années, tant de siècles parfois, durement opprimés; et au lieu de les soutenir, au lieu de répondre à l'enthousiasme de vos cœurs, que voyons-nous? Une opinion publique inerte, lamentable; des journaux qui reproduisent à peine quelques communiqués officiels, des hommes politiques, des hommes d'Etat même, des ministres d'hier ou de demain, qui, pour ne pas compromettre le crédit qu'ils pourraient avoir, hésitent, sur les questions fondamentales de

réorganisation de l'Univers, à avoir une opinion. (*Applaudissements.*)

Et lorsque, par hasard, un journaliste prend la plume, que, n'ayant pas la responsabilité immédiate du pouvoir, n'ayant pas l'espérance d'atteindre demain aux responsabilités gouvernementales, il exprime une opinion, comme celles qu'hier soir nous pouvions lire dans le journal le *Temps*, ce sont des opinions comme celles du journaliste qui discute les revendications de l'Arménie. Pourtant, il y a encore en France quelques hommes d'indépendance, quelques hommes capables de prendre des responsabilités, et j'espère que nous nous trouverons un certain nombre pour dire nettement ce que nous pensons. (*Applaudissements.*)

Vous êtes allés, cher Monsieur Boghos Nubar, cher Monsieur Aharonian, devant la Conférence de la Paix, et l'on vous a sans doute écoutés. J'espère que vous n'avez pas trouvé devant vous quelqu'un dans le genre de cet homme d'Etat qui un jour demandait où se trouvait Damas, alors qu'il devait en discuter prochainement (*Rires*). J'espère qu'en raison même de vos souffrances, le nom de l'Arménie était suffisamment connu, et je crois savoir qu'on a eu à l'égard de l'Arménie la déférence, le respect que l'on devait avoir. Seulement, déférence et respect, cela ne suffit pas, et je suis heureux de trouver dans cette assemblée des Arméniens qui, j'espère, nous aideront lorsque, dans les jours qui viennent, nous aurons à poursuivre pour vous la bataille nécessaire.

Les arguments du *Temps*, il va falloir les réfuter; nous nous y mettrons tous. Ils ne sont pas très difficiles à réfuter. Il y a d'abord l'argument de la Cilicie, et je note en passant que le rédacteur n'a pas osé prendre trop parti. Il paraît que vous auriez commis à l'égard de mon pays une sorte de crime de lèse-majesté en ne venant pas discuter préalablement avec nous sur la question de la Cilicie, comme vous vous êtes entendus avec notre cher Vénizélos sur la question de Trébizonde. Mais je crois qu'il y a des Grecs à Trébizonde et en grand nombre. Et des Français en Cilicie? (*Applaudissements.*)

Oh, je sais bien, et je serai, pour ma part, aussi chatouilleux que beaucoup d'autres Français sur les questions d'intérêt national et d'honneur national — je n'oublie pas (*Bravos*), lorsque j'envisage des revendications comme celles-là, la vieille tradition de notre amitié avec la Syrie. Êtes-vous les ennemis des Syriens? Est-ce qu'au contraire, vous n'avez pas cherché, en beaucoup d'occasions, l'entente cordiale avec eux? Est-ce que bientôt vous ne la pratiquerez pas? Et j'ajoute, est-ce qu'au point de vue même de leurs intérêts pour l'accès à la Méditerranée, la Cilicie représente quelque chose d'indispensable à des gens qui ont, autant que je sais la géographie, encore quelques ports et quelques débouchés sur la Méditerranée? Je ne sais pas, en vérité, si l'entente préalable s'imposait avec la France, comme l'indique le rédacteur du *Temps*, et pour ma part, convaincu par les arguments solides

que votre Délégation a apportés devant l'opinion publique, je soutiendrai que l'Arménie doit avoir sur la Méditerranée le débouché de la Cilicie.

Je lis un autre argument (il n'y a pas que le *Temps* qui le produise, celui-là), l'argument de la population. Beaucoup d'autres journaux le présentent. J'ai vu vos tableaux. Ils montrent que dans l'immense mélange de races d'Asie Mineure, sur beaucoup de points, vous avez encore ce qu'on appelle la majorité relative, et la majorité relative, en une circonstance comme celle-là, avec une race comme la vôtre, qu'est-ce que cela représente, devant la confusion des autres et leur inorganisation, avec la tradition de civilisation que vous avez, avec la conscience nationale dont vous avez montré la réalité pendant la guerre, qu'est-ce que cela indique? (*Applaudissements.*) Sinon le droit supérieur de l'Arménie à organiser pour le bien du monde, et non pas seulement pour son bien, l'immense territoire qui va depuis Trébizonde jusqu'à Alexandrette? C'est pourquoi le deuxième argument du *Temps* ne vaut pas. Mais je veux reprendre ici, car il faut s'expliquer certains points, la conclusion du journal : « Cette dispersion de la race arménienne, dit-il, est une conséquence des conquêtes et des persécutions du passé. Elle a commencé dès l'invasion arabe au huitième siècle. C'est une cause évidente d'affaiblissement. Maintenant qu'arrive l'heure de la liberté et de la sécurité, faut-il apporter remède à ce mal de la dispersion ou faut-il le perpétuer? Faut-il s'efforcer de réunir la popu-

lation arménienne en une patrie plus petite, ou faut-il consacrer définitivement cette dissémination, etc... Dans l'intérêt même de leurs concitoyens, il est permis de préférer une autre solution. »

En termes précis, malgré l'enveloppement des phrases, et tout en déplorant les persécutions subies depuis huit siècles, le rédacteur du *Temps* prétend faire peser comme une fatalité sur la race arménienne. Eh bien, nous autres, qui représentons dans notre pays les traditions de liberté, nous disons qu'il ne peut pas y avoir, comme le soutient le *Temps*, une prescription due aux persécutions et aux massacres. Si au lieu de faire son effort de germanisation, comme elle le faisait en Alsace-Lorraine, l'Allemagne avait osé pratiquer chez elle les procédés qu'elle enseignait aux Turcs lorsqu'ils s'agissait des Arméniens, est-ce que les revendications de la France sur l'Alsace-Lorraine auraient été périmées, et est-ce qu'à cause du massacre, nous n'aurions pas affirmé à nouveau que l'Alsace-Lorraine devait, contre ses persécuteurs et massacreurs, rentrer dans l'unité française? (*Applaudissements.*)

Ce n'est pas par des massacres que le droit doit s'établir, et puisque je parle de l'Alsace-Lorraine, je me retournerai maintenant vers le journaliste du *Temps*, et je lui dirai : Quels sont donc les arguments que les Allemands, que les majoritaires allemands, les socialistes majoritaires de l'Allemagne nous apportaient à nous-mêmes lorsqu'ils disaient qu'il n'y avait pas de

question d'Alsace-Lorraine, et que l'on pourrait laisser à la France telle partie où l'on parle français plutôt qu'allemand et où tous les Alsaciens et Lorrains pourraient refluer? C'était l'argument de la petite Patrie que les Allemands nous adressaient; nous ne l'avons pas accepté pour notre compte, au nom du Droit des Peuples. Je ne l'accepte pas pour les Arméniens. (*Applaudissements.*)

Et alors, il reste à soutenir avec vous les revendications du peuple arménien. Pour ma part, j'ai conscience de représenter ici — j'en suis peut-être indigne — mais j'ai la certitude de représenter une des plus nobles et des plus grandes traditions de mon pays : cela a été toujours l'honneur de la France que d'apparaître à tous les opprimés comme la Nation qui pouvait les comprendre et qui pouvait les défendre. (*Applaudissements.*) C'est vers la France que, dans les heures de désespoir, les espérances se sont tournées. Souvent, hélas ! par incompréhension, quelquefois peut-être aussi, vous nous le pardonnerez, en raison de l'effroyable situation dans laquelle, depuis la Révolution française au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, notre pays s'est trouvé, nous n'avons pas répondu à l'appel de ceux qui souffraient; n'est-ce pas, amis de Pologne, qu'il en a été ainsi bien souvent? Vous avez cependant gardé en nous espérance, malgré les dangers que nous pouvions courir, malgré l'incompréhension de certains de nos diplomates, vous avez été, dans votre amour, fidèles à la démocratie fran-

çaise. Je vous en remercie, les uns et les autres, et je viens attester ici qu'en dépit de certaines incompréhensions — car là aussi, hélas, il y en a eu — il se trouvera toujours dans nos rangs, pour défendre le droit des peuples, des hommes qui se dresseront.

Et maintenant, pour les vieux amis français de l'Arménie, pour ceux qui avaient rêvé pour la France en Arménie, non pas le protectorat, non pas même la protection, mais le mandat d'amitié qui va aujourd'hui sans doute à d'autres, il y a peut-être quelque mélancolie; mais je me retourne vers nos amis américains, je me retourne vers ceux qui, en Amérique, comprennent avec nous et forment souvent mieux que nous, cette organisation du monde de demain, qui verra au lieu des luttes et des guerres d'hier, la libre collaboration des peuples pour la civilisation, et d'accord, j'en suis sûr, avec nos amis d'Arménie, d'accord avec nos amis d'Amérique, j'exprime cette espérance qu'il y aura toujours là-bas, au foyer d'Arménie, une place sacrée qui sera la place de la France. (*Applaudissements prolongés.*)

---

### Lettre de M. le Dr E. Dillon

Le Dr E. Dillon, le publiciste et philologue anglais bien connu, un des plus anciens et des plus fidèles amis de la cause arménienne, qui avait promis d'assister à la réunion, se trouvant empêché, envoya à l'un des organisateurs une lettre dont nous donnons la traduction :

CHER MONSIEUR,

J'avais l'intention — j'en fus malheureusement empêché au dernier moment — de répondre personnellement à votre aimable invitation et d'aller prendre part au meeting que vous avez organisé pour le vendredi 28 février, pour joindre ma voix au chœur des éminents personnages qui élèvent leurs voix en faveur de la cause de l'Arménie. C'est une cause à laquelle je me suis vivement intéressé bien avant de devenir journaliste et depuis je n'ai jamais cessé de la prendre à cœur. Dès que je fus gradué d'une Université de Russie, je me suis consacré, sous la direction de Patkanian, à l'étude de la langue et de la littérature arménienne ancienne. J'ai, ensuite, traduit et publié en russe l'histoire d'une lutte saisissante que les Arméniens ont eu à soutenir, dans les conditions les plus désavantageuses, contre leurs plus anciens oppresseurs, les Persans, comme cela a été raconté par Elisée. Dans les années 1894-95, je me suis introduit en Arménie, déguisé en général cosaque, où j'ai recueilli des preuves concernant l'assassinat en masse commis par les Turcs et les Kurdes sur les Arméniens de Sassoun. J'y ai dressé une carte du

pays, destinée aux gouvernements français et britannique; je me suis ensuite efforcé d'empêcher le massacre des Arméniens d'Erzeroum et de soulever l'opinion et le sentiment public en Europe. Une tasse de café empoisonné offert par les Turcs à Erzeroum fut la reconnaissance de mon activité. Le dernier grand discours de Gladstone, prononcé à Chester (le 6 août 1895), fut un commentaire de deux heures de mon rapport sur l'Arménie en même temps qu'un appel sans passion à la conscience du monde pour la justice en faveur du malheureux peuple arménien.

Cet appel va être entendu maintenant. Il est enfin parvenu devant un tribunal compétent, à un moment propice. Justice sera faite et satisfaction sera donnée aux persécutés et les persécuteurs seront châtiés. Il en est grand temps. Le peuple arménien était soumis à un processus systématique d'extermination par ses ennemis séculaires. Encore dix ans du régime maintenant renversé, le problème arménien eût été définitivement réglé faute d'une population arménienne.

Elle était déjà décimée. Aujourd'hui elle est sauvée. Mais elle doit être rétablie à sa juste place et équipée pour sa tâche future. Et j'espère ardemment que la cruelle injustice qui a été consommée en massacrant cette race forte et virile, ne sera pas prise comme moyen de justification d'une future injustice, en privant les survivants d'aucun de leurs droits pour la raison qu'ils ne constituent plus qu'une minorité. Ce serait en effet une injustice criante. Mais il est inconcevable qu'elle soit commise, même inconsciemment, par les fondateurs de la paix du monde.

Moi qui connais, par les anciens récits historiques, les exploits héroïques de l'Arménie, et par mes observations personnelles dans les années 1894-95 et bien après, la vaillance d'âme dans le martyre et les épouvantables souffrances de son peuple, j'au-

gure un avenir brillant et ensoleillé pour la nation après l'orage et les situations désespérées dont elle a su se tirer. La race qui a donné au monde des gouverneurs compétents, à l'histoire des chroniqueurs de talent, à la politique d'éminents hommes d'Etat, au commerce international des pionniers entreprenants, à l'art pictural des peintres sans rivaux (et je pourrais ajouter de grands chefs militaires, si nous n'étions pas entrés dans une ère nouvelle où les vertus militaires doivent être ignorées), est toute qualifiée pour jouer un noble et utile rôle dans le progrès de l'humanité. Et c'est parce que je suis bien au courant des qualités de votre race, que je sens que toutes ses aspirations seront réalisées. Si mon ardent espoir et mes vœux sont accomplis, elle obtiendra des plénipotentiaires du monde un champ d'action et un rôle politique en rapport avec ses mérites et ses capacités reconnus.

Sincèrement votre

E. J. DILLON.

Paris, 27 février 1919.



